

Première Partie

Les deux volumes de la collection de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de la Sorbonne, Paris, 1875.

1875

Pardonnez-vous ce péché qui par ma
faute en a entraîné d'autres à pécher ? et fait
de mon péché la porte de leur salut ?

DONNE

LE PENDU

Une main d'enfant l'avait dessiné à l'aide d'un mor-
ceau de craie : un gribouillage appliqué, un gribouillage
puéril, des lignes blanches sur les briques rouges du mur
longeant les écuries de louage de Jander : deux bâtons
grossiers pour la potence, une mince ligne brisée pour
la corde, puis un épouvantail représentant le pendu.
Certains en passant dans la rue ne le remarquaient pas
du tout ; d'autres le voyaient, se souvenaient de ce qu'il
signifiait, se laissaient aller à quelques pensées graves,
puis tournaient leur regard vers la maison là-bas sur la
route, près de la rivière. Les petits enfants... les pauvres
petits enfants. C'était pour qu'il tombât sous leurs yeux
qu'on avait fait ce dessin grossier et ils l'avaient vu et
ils avaient entendu le long de l'allée du Paon le chant
puéril et moqueur qui l'accompagnait.

En ce moment, dans la cuisine de cette maison de
l'affliction, ils prenaient leur petit déjeuner en silence.
Mais Pearl s'arrêta soudain et fronça les sourcils en
regardant son frère.

— John, finis ta bouillie de maïs.

John se renfrogna, serra les lèvres tandis que leur
mère contemplant par la fenêtre cette matinée de mars
qui s'épanouissait parmi le chèvrefeuille desséché

autour de la fenêtre. Un froid soleil hivernal criblait de ses rayons brillants les brumes matinales provenant de la rivière.

— John, finis ta bouillie de maïs.

— La paix, Pearl ! s'écria Willa, leur mère. Laisse John tranquille. Avale ton déjeuner et tais-toi.

Pourtant John fronçait les sourcils en silence, observant la petite fille qui se remettait à manger, peu désireux de laisser tomber l'affaire.

— Tu n'as que quatre ans et demi, Pearl, dit-il. Moi, j'en ai neuf. Et tu n'as pas le droit de me faire des observations.

— Silence, John.

Willa emplit de café chaud et mousseux la tasse de porcelaine bleue, en avala une gorgée sur le bord, fronçant le nez sous l'effet de la vapeur. Alors Pearl se souvint de nouveau du dessin sur le mur de pierre près des écuries de louage de Jander, près du débarcadère de Cresap. Pearl leur fit signe d'écouter la chanson du pendu.

Pendi, pendu, pendant ! Vois ce qu'a fait celui qui pend !

chanta la petite fille et Willa, en se retournant, posa brutalement la tasse avec du marc au fond sur le fourneau noir, claqua l'enfant, et les quatre marques de ses doigts se dessinèrent sur la peau tendre.

— Ne chante jamais cela ! Jamais ! Jamais ! Jamais ! Les pauvres mains fines de Willa se fermèrent et ses poings bleuirent. Les jointures luisaient comme les articulations d'un oiseau égorgé. Pearl aurait voulu pleurer, mais il lui semblait que maintenant enfin elle touchait au fond du problème ; aussi retint-elle ses larmes.

— Pourquoi ? soupira-t-elle. Pourquoi que je ne peux

pas chanter cette chanson ? Les gosses là au débarcadère de Cresap, ils la chantent. Et John a dit...

— Ne t'occupe donc pas de ce qu'a dit John. Dieu du ciel, comme si ma croix n'était pas assez lourde à porter sans que mes enfants — ses propres enfants — en fassent un sujet de moquerie ! Allons, silence !

— Où est Pa ?

— Silence ! Silence !

— Mais pourquoi tu veux pas me le dire ? John le sait.

— Silence ! Ferme ton bec à l'instant même !

Willa frappa de nouveau le bras potelé comme si ce geste suffisait à effacer un fait constatable, comme si ce n'était pas là un bras d'enfant, mais le véritable objet de son tourment et de son désespoir. Alors Pearl pleura avec des sanglots doux et faibles et étreignant sa vieille poupée, elle passa en se dandinant, le souffle coupé sous l'outrage, dans l'entrée de la maison que l'hiver refroidissait. John continuait à manger avec une indifférence affectée, mais obscurément il était remué par un sentiment de justice. Willa le regarda fixement de façon pathétique.

— Et je ne veux pas que tu le lui dises, John, murmura-t-elle d'une voix dure. Je ne veux pas que tu lui en souffles un mot, entends-tu ? Je ne veux pas qu'elle le sache jamais.

Il ne répondit pas, il mangeait avec le plaisir avide d'un enfant : il avalait sa bouillie de maïs craquant et lapait le sirop d'érable.

— Tu m'entends, John ? Tu entends ce que je t'ai dit ?

— Oui, m'man.

Et bien que la vérité, monstrueuse par elle-même, eût surgi confusément dans les limites de son univers comme l'ogre d'un conte de fées, bien que cette prise

de conscience qui pendant tant de semaines avait expulsé en masse toutes ses autres sensations (jusqu'au doux confort présent qu'apportait le déjeuner dans la cuisine maternelle humide de vapeur), John ne pouvait s'empêcher d'éprouver une sorte de joie cruelle et malicieuse à l'instant où l'air et le son du chant de Pearl bondissaient dans sa tête comme un clown jouant de la vielle :

*Pendi, pendu, pendant ! Vois ce qu'a fait celui qui pend.
Pendu, pendu, pendant ! Vois le voleur se balançant !*

C'était la chanson que chantaient les enfants : tous les enfants du débarcadère de Cresap sauf, bien entendu, John et Pearl. C'était la chanson qu'avaient composée les enfants dont les mains avaient fait le dessin à la craie sur le mur en briques rouges des écuries de louage de Jander. John finit son lait d'une seule gorgée, et porta la tasse et l'assiette à Willa, près de l'évier.

— Maintenant, dit-elle, je vais à Moundsville voir votre papa. Le déjeuner est dans le garde-manger. Je serai de retour pour vous faire dîner, mais il se peut qu'il soit tard quand je reviendrai. John, je désire que tu t'occupes de Pearl aujourd'hui.

John, qui avait déjà le sentiment d'être responsable de sa sœur, ne vit pas de raison de prêter encore attention à cet ordre.

— Tu entends ? Occupe-toi d'elle à partir de maintenant. Et toi, Pearl, obéis à ce que te dit John. Il te donnera ton déjeuner à midi.

— Oui.

— Et fais attention à ce que je t'ai dit également, John. Ne souffle pas un mot de... tu sais.

— Bien, m'man.

« Pendi, pendu, pendu », pensa-t-il distraitemment. (Eh mais, c'est presque un air de danse.) « Pendu, pen-

dant, pendu ! Vois le voleur se balançant. Pendi, pendu, pendant ! Ainsi finit mon chant ! »

Willa devant le miroir terni posé sur la vieille commode rentrait ses boucles châtain sous le large chapeau de paille à ruban vert.

— Est-ce que Pearl et moi nous pouvons faire marcher le piano mécanique ?

— Oui, mais faites attention de ne pas abîmer les rouleaux, John. C'étaient les chansons favorites de ton papa.

Elle reprit haleine, retint un sanglot tout en se penchant lentement le nez et regarda fixement dans la glace ses yeux égarés et tristes. Oui, il semblait presque que Ben allait les entendre de nouveau, ces vieux rouleaux du piano mécanique criard et poussif ; on aurait dit qu'il venait de se rendre à une partie de pêche et qu'il dût bientôt rentrer pour les jouer et rire, et qu'on dût retrouver les beaux temps d'autrefois.

Elle se mordit la lèvre et se détourna du visage reflété dans la glace.

— Et ne laisse pas Pearl jouer avec les allumettes de cuisine ! cria-t-elle en franchissant la porte pour entrer dans le matin aigre. Quand la porte grise se ferma, John se tint à l'écoute du « halète et démarre, halète et démarre », puis du « pousse et embraie » final, et de la longue plainte, caractéristiques de l'antique Model T. Pearl parut dans la porte du vestibule avec dans ses bras sa vieille poupée dont le visage entaillé et rongé ressemblait assez au sien maintenant qu'il était strié de pleurs qui tombaient sur ses joues rebondies en minces ruissellets brillants. John écouta la vieille voiture s'éloigner en gémissant pour remonter la route de la rivière qui menait à Moundsville. Pearl renifla.

— Allons, Pearl, dit gaiement John. Je te laisserai jouer du piano mécanique.

Elle clopina derrière lui avec dignité dans le salon obscur à travers les formes fantomatiques des meubles couverts de mousseline rassemblés en rond comme en été de vieilles femmes épaisses. L'antique piano mécanique, placé contre le mur près de la fenêtre aveuglée, s'élevait comme une cathédrale en chêne fumé. John ouvrit le volet imperceptiblement de façon qu'un rai de la pâle lumière hivernale se répandît sur la pile de boîtes longues où se dissimulait la musique. Pearl s'accroupit et étendit une main grasse pour en prendre une.

— Non, dit-il gentiment, laisse-moi faire, Pearl. M'man a dit qu'il ne fallait pas les abîmer — et de plus tu ne sais pas lire ces noms-là, ce qu'ils disent ! Pearl soupira et attendit.

— Bon, en voici une, annonça-t-il bientôt, en soulevant le couvercle d'une longue boîte et en extrayant avec douceur l'épais rouleau de papier perforé. En voici un vraiment joli.

Et il ajusta le rouleau dans la fente et engagea le papier dans le chanfrein du rouleau de bois inférieur et commença d'un air digne à actionner la pédale du bout des pieds.

L'antique instrument parut aspirer de l'air. Dans le silence, il se produisit un sifflement et un soupir avant qu'il se mît à résonner.

— Attends ! gémit Pearl, en se perchait sur le tabouret à côté de lui. Attends, John ! A moi ! A moi ! A moi ! Mais comme toujours ses jambes n'étaient pas assez longues et abasourdie elle écouta et regarda avec étonnement, frappée de mutisme devant le tintamarre éclatant et carillonnant qu'il produisait et devant les petites touches noires et blanches qui montaient et s'abaissaient sans que jamais un doigt humain les touche. John pensait sombrement : C'est *Caroline au matin*. C'était l'une des favorites de papa.

Et il se souvenait du temps où tous l'avaient écoutée quand Ben était là, quand ils étaient ensemble, et il savait où se trouvait la déchirure dans le rouleau, et que les touches l'indiqueraient en un court accord confus puis poursuivraient joyeusement la folle et heureuse chanson. Pearl étreignait étroitement la vieille poupée et abasourdie suçait son pouce avec étonnement. Et quand l'air prit fin, elle soupira.

— Encore ?

— Non », soupira John maussade, gagnant la cuisine d'un pas traînant, le cœur lourd de pensées du bon vieux temps disparu. « Je n'en ai pas envie, Pearl. »

Elle marcha sur ses traces comme un agneau perdu, serrant étroitement la vieille poupée comme si quelque jour il se pût qu'elle fût son dernier recours, et elle se tint à ses côtés près de la fenêtre de la cuisine, le nez écrasé contre la vitre glacée. Le pendu. Oui, ils pouvaient vaguement le voir même maintenant de loin au bas de la route gelée s'avançant à travers les bruyères hivernales, le petit homme blanc sur les briques rouges. Il ne s'était pas enfui dans la nuit. Quand on regardait l'angle formé par ses bras et ses jambes il ressemblait tout à fait à un aéroplane. Mais, bien entendu, on savait à quoi s'en tenir. C'était nettement un petit homme avec des bras raides et des jambes raides et un petit chapeau pointu, et il y avait une raie blanche pour la corde et deux raies blanches pour le gibet.

— *Pendi, pendant, pendu !* murmura doucement Pearl.

Car elle savait que jamais John ne la frapperait. C'était uniquement m'man qui ne pouvait supporter la chanson.

— *Pendu, pendant, pendu !* fredonna-t-elle de nouveau. Cet air restait accroché dans sa gorge.

John se renfroigna et esquissa un homme pendu dans sur la vitre embrumée.

— Il vaut mieux que m'man ne te prenne jamais à chanter cette chanson.

— Pourquoi ne veut-elle pas me le dire, John ?

— Parce que tu es trop petite.

— C'est pas vrai, John ! C'est pas vrai !

Il ne dit rien, se suçant la lèvre. Il n'aurait pas mieux aimé que de le lui dire. Depuis le jour où les hommes en bleu avaient emmené Ben, le poids de ce savoir solitaire, c'était presque plus que ce qu'il pouvait supporter. Ce n'était pas un savoir qu'il pouvait partager avec sa mère ou avec quiconque. C'était un secret qui formait un petit monde en soi. Un petit monde terrible comme une île sur le rivage hanté de laquelle il errait seul désormais, comme un Robinson Crusôé solitaire et affligé, alors que partout autour de lui ses yeux découvraient l'empreinte des pas du pendu.

*

Ben s'étendit sur sa couche et sourit. Prêcheur avait cessé de parler maintenant. Prêcheur se contente de rester là à l'autre bout de la cellule à distance de Ben avec ces yeux sombres qui le sondent. Prêcheur essaie de deviner. Non pas que Ben n'ait pas raconté au Prêcheur tout ce qu'il a raconté aux autres lors du procès. À Waden Stidger, à Mister Mc Glumphey, au juge Stathers et au jury. Tout, oui, sauf la seule chose qu'ils voulaient savoir par-dessus tout. Ben ne veut la dire à personne. Mais c'est une sorte de jeu, de taquiner Prêcheur. Ben lui raconte l'histoire encore et encore et Prêcheur se tient courbé, faisant attention à chaque mot, attendant le faux pas qui ne se produit jamais.

— J'en avais seulement drôlement marre d'être pau-

vre. C'est le fin mot de l'histoire. Tout juste malade à crever de gratter pour cette enveloppe avec la mince paie de la quincaillerie à Moundsville tous les vendredis et puis quand je me rendais à la banque de M. Smiley le jour de paie il ouvrait ce petit tiroir avec dedans tous les biftons verts, de dix, de cinquante et de cent, et chaque fois que j'y regardais, c'était comme si je suffoquais rien que de penser aux choses que j'achèterais pour Willa et pour mes mômes.

— Convoitise et concupiscence !

— Oui, Prêcheur, c'était ça. Mais j'estime que c'était plus encore. Ce n'était pas seulement pour moi que je le désirais.

— Tu as tué deux hommes, Ben !

— C'est vrai, Prêcheur. Un jour j'ai graissé ce petit Smith et Wesson que garde M. Blackensop dans son tiroir à cylindre et je me suis rendu à la banque de M. Smiley et j'ai dirigé ce revolver sur M. Smiley et le caissier Corey South et j'ai dit à Corey de me remettre cette grosse pile de billets de cent dollars. Seigneur, t'as jamais vu un tas pareil, Prêcheur !

— D'une valeur de dix mille dollars, Ben Harper !

— Alors M. Smiley a dit que j'étais fou et Corey South a cherché son revolver dans le tiroir, et là-dessus je lui tire dessus et sur Mister Smiley, et pendant que je passais la main pour prendre cette pile verte des doigts morts de Corey, Mister Smiley prend le revolver, se soulève sur le sol et me traverse l'épaule. Ben, m'sieur, je m'enfuis et je m'effraie et je ne sais ni quoi ni comment dans l'instant et alors je monte simplement dans l'auto et je rentre chez moi.

— Avec l'argent ?

— Je veux !

— Et alors ?

Ben Harper sourit.

— Bon, ils suivent la rivière pour me chercher vers quatre heures de l'après-midi, le shérif Wiley Tomlinson et quatre agents.

— Et où qu't'étais, Ben ?

— Bon, j'étais là, Prêcheur. Vois-tu, j'en avais fini de fuir. Je me tenais juste derrière à côté du fumoir avec eux, les deux petits, John et Pearl cette petite mignonne.

— Et l'argent, Ben ? Qu'en est-il à ce sujet ? Qu'en est-il de ces dix mille dollars ?

Ben sourit à nouveau et se nettoie les dents de devant avec l'ongle du pouce.

— Va au diable, Prêcheur, dit-il doucement, sans haine.

— Mais écoute-moi, Ben Harper ! Ça ne te fera aucun bien là où tu vas aller. À quoi bon l'argent au ciel ou en enfer, l'un ou l'autre ? Hein, mon gars ?

Ben est silencieux ! Prêcheur s'éloigne et demeure un moment à regarder par la fenêtre de la cellule avec ses longues mains décharnées nouées derrière lui. Ben regarde ces mains et frissonne. Quel genre d'homme voudrait avoir ces doigts tatoués de cette façon ? pense-t-il. Chacun des doigts de la main droite porte une lettre bleue sous la peau grise, sinistre — A.M.O.U.R. — Et les doigts de la main gauche marqués de la même façon, seulement là on déchiffre les lettres H.A.I.N.E. Quel genre d'homme ? Quel genre de prêcheur ? Ben réfléchit, s'interroge doucement et se souvient de la lame prête à bondir vivement du couteau que Prêcheur tient caché dans la couverture tachée de son lit. Mais Prêcheur n'utiliserait jamais son couteau contre Ben. Prêcheur attend quelque chose de Ben. Prêcheur veut savoir ce qu'il en est de cet argent et l'on ne peut utiliser un couteau pour obtenir quelque chose de ce genre sur-tout avec un type à la voix rude comme Ben... Mainte-

nant Prêcheur revient et se tient près de la couchette de Ben.

— Mets ton âme en règle, Ben Harper ! Cet argent, la malédiction même de Satan l'a désormais ensanglanté. Et la seule façon qu'il puisse en être lavé, c'est de le laisser faire son œuvre aux mains de pauvres gens, braves et honnêtes.

— Comme toi, Prêcheur ?

— Je suis un homme du Salut !

— Toi, Prêcheur ?

— Je sers le Seigneur à mon humble façon, Ben.

— Alors, dit doucement Ben Harper, comment se fait-il qu'on t'ait bouclé à la prison de Moundville, Prêcheur ?

— Il y a des gens qui servent les desseins de Satan contre les serviteurs du Seigneur, Ben Harper.

— Alors comment se fait-il que tu aies ce couteau pointu dissimulé dans les couvertures de ton lit, Prêcheur !

— Je sers Dieu et je suis pas venu apporter la paix mais le glaive ! Dieu a aveuglé mes ennemis quand ils m'ont amené dans cet endroit de malheur et je l'ai passé en fraude juste sous le nez de ces satanés gardiens. Ce glaive m'a servi en bien des occasions fâcheuses, Ben Harper.

— Je le parierais, Prêcheur, dit Ben en ricanant — et alors Prêcheur grimpe dans sa couchette et s'y étend un moment encore à murmurer et en priant à part lui et en imaginant de nouveaux moyens pour amener Ben à lui dire où il a caché ces dix mille dollars en billets verts. Entre eux, c'est un jeu. Et en un sens c'est le salut de Ben Harper, ce petit jeu. Dans trois jours on emmènera Ben à la cellule des condamnés à mort et il faut qu'il occupe le corps avec de petits jeux de ce genre pour éviter de perdre la raison en fin de compte.

SÉRIE NOIRE

DAVIS GRUBB

La nuit du chasseur

Traduit de l'américain par
Guy Le Clech

mf

GALLIMARD

LA NUIT DU CHASSEUR